

Pour les samaritains : Comment simuler des blessures?

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **35 (1927)**

Heft 6

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-973589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

wieder hinzuweisen, damit bei ihnen die Kolonnen und ihre Kommandanten jederzeit die notwendige Unterstützung finden können.

Der Kurskommandant:
Denzler, Hauptm.

Pour les samaritains: Comment simuler des blessures?

A l'occasion des cours de perfectionnement et lors des exercices de samaritains, on se sert en général pour les suppositions d'accidents ou d'indispositions subites, des « cartes roses » ou des « cartes brunes » (plus modernes), ou encore des « fiches de diagnostic » qu'on remet aux participants ou aux figurants. Les exécutants ont alors à méditer sur les cartes ou sur les fiches qui doivent les renseigner sur le cas dont ils ont à s'occuper.

C'est là la manière courante pratiquée habituellement chez nous, et elle n'est pas mauvaise. On pourrait cependant faire souvent mieux. En effet, dans la plupart des accidents on *voit* du sang, on *voit* une déformation, on *voit* une plaie, on *voit* peut-être un os brisé qui sort d'une blessure. Or le samaritain qui doit s'habituer à donner les premiers secours lorsqu'il se trouve appelé auprès d'un sinistré, n'a peut-être jamais *vu* que par son imagination, ou sur une fiche de diagnostic: une large déchirure de la peau, une plaie béante, un os qui fait saillie, une articulation déformée, une forte hémorragie Et c'est grand dommage qu'il ne l'ait jamais vu en réalité.

Prenons un exemple. C'est le n° 56 des « cartes brunes » ;

« Tombé d'un échafaudage à la hauteur du troisième étage, un homme gît à terre, sans connaissance. A la région pariétale gauche, plaie béante, souillée de boue et de sang. »

Ne serait-il pas intéressant, ne serait-il pas utile surtout de mettre le samaritain en présence de l'accidenté, sans aucune carte ni fiche de diagnostic, mais en présence d'un sinistré qui présenterait sur lui-même les signes de son accident? Dans l'exemple que nous venons de donner, il faudrait donc une mise en scène au pied de quelque mur élevé, avec un pseudo-blessé qui présenterait « une plaie béante sur le côté du front, souillée de boue et de sang ». Combien cette représentation serait plus instructive, plus frappante aussi, car l'image se fixerait dans le souvenir du sauveteur.

Cela est-il faisable? Oui, dans bien des cas, et l'on se souviendra peut-être qu'à l'occasion d'un cours pour moniteurs-samaritains, en 1924, on avait cherché — c'était à Neuchâtel sauf erreur — de *représenter les accidents d'une manière réaliste*.

Les blessés étaient grimés, maquillés de telle sorte qu'on pouvait les croire réellement atteints de blessures. On voyait un fragment de tibia, cassé en bec de flûte, sortir d'un pantalon déchiré et souillé d'un liquide vermillon qui ressemblait à s'y méprendre à du sang, on voyait une déformation de la jambe cassée. Les moniteurs formaient un grand cercle autour du sinistré, on leur laissait le temps de contempler longuement le pseudo-blessé, on leur inderdisait de « regarder avec les doigts », mais on les laissait examiner et scruter du regard, avant de les interroger.

— De quoi s'agit-il? — Quel os est fracturé? — Fracture simple ou ouverte? — Où est la fracture? — Y a-t-il hémorragie? — De quelle nature est-elle? et ainsi de suite.

C'était vivant, c'était plastique, et dès lors c'était instructif.

Or ce côté réaliste de l'instruction des samaritains est trop souvent négligé. On

se contente d'un exemple sommairement décrit, et l'on ne se donne pas la peine de présenter d'une manière vraiment intéressante, les accidents les plus usuels, pourtant faciles à simuler.

Avec un peu de savoir-faire, un peu d'habitude, avec quelques vieux vêtements, du mastic ou de la terre grasse de potier, un peu de couleur ou des crayons à maquiller, on arrive à donner à une blessure feinte l'apparence de la réalité. Les médecins qui s'intéressent aux travaux des samaritains, seraient bien inspirés en cherchant — par le moyen que nous préconisons — à rendre plus attrayants et plus instructifs les exercices qu'ils dirigent. Ils instruiraient dans cet art de la représentation des blessures, les moniteurs qui leur paraissent qualifiés, et ceux-ci — à leur tour — arriveraient par ce moyen à rendre les exercices plus attrayants, plus conformes à la réalité.

Donnons quelques exemples (présentés dans le journal *Vers la Santé*):

1. Une brûlure sur l'avant-bras produite par le contact de plomb fondu.

Dans le but de représenter ce genre de blessure, une partie du bras du patient doit être noircie, c'est à dire saupoudrée de charbon pulvérisé. Modeler ensuite soit avec du mastic soit avec de la terre de potier, une sorte d'emplâtre reproduisant la blessure; les bords seront abrupts, avec la suie dans le fond, ils se confondront à l'extérieur avec la peau du bras sur lequel cet emplâtre d'un nouveau genre aura été appliqué. Après avoir moulé et façonné ainsi cette blessure sur l'avant-bras, on la maquille; les bords abrupts et déchiquetés seront peints en rouge vif. Une auréole rose entourera la plaie en forme de cratère, et les bords extérieurs, lisses et touchant la peau restée intacte

du bras, seront colorés de manière à imiter la peau saine.

On arrive ainsi à produire une similiblessure qui supporte parfaitement un pansement, sans être abîmée pour autant.

2. Une fracture compliquée de la jambe.

La fracture ouverte de la jambe est facile à représenter. On façonne un emplâtre de mastic ou de terre grasse sur le devant de la jambe supposée cassée. Cet emplâtre doit être placé de manière à donner l'illusion d'un changement de forme du membre fracturé; il sera donc proéminent, assez épais en son milieu d'où surgira un fragment de bois long de trois à cinq centimètres, cassé et peint en rouge. Après avoir coloré (éventuellement avec de la poudre rose) l'emplâtre, qui doit se confondre avec la peau de la jambe et du mollet, on simulera la blessure (peau déchirée) par une incision colorée en rouge, avec des traînées représentant le sang qui s'écoule. Un vieux pantalon aussi large que possible, souillé de boue et de couleur, recouvrira le tout.

Avec un peu d'habitude dans l'exécution, l'illusion — même à courte distance — sera parfaite, et les manipulations que le sauveteur aura à exécuter, seront infiniment plus instructives (pansement, placement d'attelles, etc.) que si elle étaient faites sur une jambe normale, sans emplâtre ni maguillage.

3. Une blessure de sabre ou de couteau, au front.

La blessure est modelée en mastic, et appliquée sur la tête du patient. Lisser et colorier (poudrer) l'emplâtre de façon à ce qu'il se confonde avec la peau du front, tant du côté du cuir chevelu que des sourcils. Le fond et les lèvres de la blessures sont colorés en rouge vif;

quelques trainées rouges représenteront le sang qui a coulé sur la face et les joues.

Avant de faire le maquillage, on enduit la peau d'une très légère couche de vaseline. Au lieu des couleurs à l'eau on peut employer des fards qu'on se procurera facilement chez les coiffeurs de théâtre. Après enlèvement de l'emplâtre, on essuie délicatement la vaseline et on lave la peau avec de l'eau tiède et du savon.

Ceux qui se spécialiseront dans l'art de simuler ainsi des blessures, arriveront peu à peu à une grande maîtrise, à la condition d'avoir pu voir et étudier des blessures, et d'avoir un peu de chic dans leurs tentatives de les reproduire. L'expérience — souvent renouvelée — leur apprendra à contrefaire merveilleusement les plaies les plus diverses. Qu'on ne se lasse pas, si d'emblée on n'a pas atteint le résultat voulu, mais que ceux qui organisent de ces « exercices réalistes » ne cessent de chercher de nouveaux procédés pour arriver à une imitation parfaite.

En le faisant, ils contribueront beaucoup à l'instruction pratique des samaritains, car ils les mettront en présence de blessures qui se rapprocheront autant que faire se peut de celles que les samaritains seront une fois ou l'autre appelés à panser réellement. A ce moment, le souvenir visuel leur sera d'un grand secours pour garder leur sang-froid, travailler correctement et soulager rapidement et bien les sinistrés tombés en leurs mains secourables.

D^r M^l.

La lutte contre les calamités.

Le D^r Eug. Mayor écrit dans les *Feuilles d'hygiène* l'étude qu'on va lire et qui se rapporte au projet du sénateur Ciralo

dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

La lutte contre les calamités, de quelque nature qu'elles soient, préoccupe de plus en plus les esprits dans le monde entier. C'est pourquoi il a semblé au Comité international de la Croix-Rouge qu'il y aurait intérêt, avec l'appui des diverses sociétés nationales, à établir une carte mondiale de distribution géographique des calamités, à déterminer aussi exactement que possible sur la mappemonde les zones appelées à pâtir plus ou moins fréquemment du retour de certaines catastrophes, de certains grands malheurs publics.

Dans ce but, les recherches et observations ont été consignées, dès 1924, dans les « Matériaux pour l'étude des calamités », périodique publié par les soins de la Société de géographie de Genève, sous les auspices du Comité international de la Croix-Rouge et de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge. La revue *Vers la Santé* a consacré à ce sujet de très suggestifs et fort intéressants articles.

A l'origine, il s'agissait d'établir une sorte d'atlas géographique des calamités; mais ce cadre s'est rapidement montré trop étroit et a été étendu de manière à pouvoir envisager d'une façon plus générale et plus complète ce problème d'une haute importance humanitaire.

Il ne suffit pas en effet de pointer sur une mappemonde les endroits plus particulièrement exposés, mais encore de fournir aux organisations de secours des éléments de prévision, des moyens de lutte et de défense. C'est alors seulement qu'il sera possible de prendre les mesures nécessaires pour limiter le nombre des victimes et réduire le plus possible les dommages matériels provoqués par l'un ou l'autre de ces phénomènes naturels trop souvent catastrophiques. On peut même, dans cer-